

du bétail : ceux-ci ont à leur tour sous leurs ordres les *peons*, qui sont, à proprement parler, les bergers, armés et à cheval, gardant les troupeaux, souvent à plusieurs lieues de distance, et menant l'existence nomade des peuples pasteurs de la Bible.

On racontait dans le pays d'étranges choses sur l'*estancia* de Santa-Rosa : don Estevan l'avait héritée de ses oncles, deux célibataires âgés que les troubles politiques du temps de Rosas avaient forcés à s'exiler. Ils étaient restés près de dix ans dans la province de Corrientes. Comme ils s'apprétaient à revenir chez eux, ils moururent tous les deux, l'un d'apoplexie, l'autre d'une rapide maladie. Don Estevan, fils de leur sœur, était leur unique héritier. Il avait entendu dire à sa mère que, fort riches et possesseurs de sommes considérables en or et en argent, les deux oncles les avaient enterrés au moment de partir. Une massive argenterie, des bijoux de famille, avaient été joints à l'argent monnayé ; mais les deux vieillards n'avaient confié leur secret à personne, et ils l'avaient emporté avec eux dans la tombe. Don Estevan fit faire toutes les recherches imaginables ; elles furent infructueuses. La légende des trésors cachés de Santa-Rosa occupait souvent l'imagination des gens du pays. Plus d'un berger passa la nuit à creuser la terre dans quelque endroit isolé, toujours dans l'espoir de découvrir ces richesses tant convoitées, et plus d'une bonne femme récitait des neuvaines à cette intention. Il est à remarquer que les peuples pauvres, nomades, paresseux, sont tous plus ou moins préoccupés de l'idée de découvrir des trésors, manière commode de se procurer les richesses que les peuples actifs et industrieux trouvent dans les inventions de leur génie et dans les forces de leurs bras. Quant à don Estevan, riche d'ailleurs et sur la voie de le devenir toujours davantage, il avait complètement renoncé à découvrir l'héritage de ses oncles. Il avait même défendu à ses gens d'en parler. Cependant il arrivait que les petits bergers qui jouaient aux cartes et ne possédaient jamais le sou disaient quelquefois entre eux : " Que n'avons-nous les trésors de Santa-Rosa ! " Un jour, une femme indienne, nommée Carmen, qui faisait partie du domestique de l'*estancia*, entendit cette exclamation et voulut savoir ce qu'elle signifiait. Elle écouta dans un silence sévère et recueilli, puis se frappa le front, comme pour y faire entrer à jamais le récit qu'elle venait d'entendre. Voici dans quelles circonstances cette Indienne avait été introduite chez don Estevan.

Quinze années avant le jour où nous place cette histoire, par une chaude soirée de l'été sud-américain, qui correspond à nos mois de décembre et de janvier, une grande agitation régnait dans l'*estancia* de Santa-Rosa. Dona Isabel Valdivia, femme de don Estevan Gonzales, allait être mère. La vieille mulâtresse Eusebia, autrefois nourrice de dona Isabel et qui était demeurée à l'*estancia*, avait eu recours pour soulager sa jeune maîtresse à tous les remèdes en usage dans le pays. Grâce à toutes ses belles recettes, et un peu aussi la nature aidant, vinrent au monde deux charmantes petites filles. Selon l'usage, Eusebia leur passa immédiatement dans les oreilles une aiguille enfilée d'un brin de soie rouge, et y fit glisser un petit anneau d'or. Un berceau garni de toisons d'agneaux d'une blancheur éblouissante attendait les deux enfants. Avant de les y déposer, Eusebia se tourna vers dona Isabel. Elle fut saisie de l'étrange pâleur répandue sur les beaux traits de la jeune mère ; néanmoins, sans laisser voir ses appréhensions, elle s'approcha d'elle, et lui demanda quels noms il fallait donner à ces deux petites. Dona Isabel releva la tête avec effort : — *Mercedes y Dolores*, dit-elle d'une voix éteinte. Elle suivit encore des yeux Eusebia, qui figurait sur le front des enfants le signe de la croix avec l'eau bénite, et les baptisait au nom de la très sainte Trinité ; puis, tout à fait épuisée par cet effort, elle retomba sur ses oreillers. Eusebia s'élança vers elle et la prit dans ses bras. La jeune femme pencha la tête comme une plante délicate sur laquelle passe un souffle d'orage, et expira... " Elle est morte, elle est morte ! " s'écria Eusebia, et, se laissant aller à sa douleur avec cette violence qui caractérise les races métisses, elle remplit l'air de cris déchirants. Les quatre négresses, assises par terre auprès d'elle, hurlaient d'une manière lugubre. " Elle est morte ! répétait Eusebia, et

pas de nourrice pour ces créatures ! " Tout à coup elle prêta l'oreille. Le bruit sourd du galop de plusieurs chevaux se fit entendre, puis expira à la porte de l'*estancia*. Eusebia se redressa. " C'est don Estevan, s'écria-t-elle, je reconnais le hennissement de *Corazon*. " Presque au même instant, un homme jeune encore, d'une physionomie noble et sévère, et portant avec une dignité mêlée de gracieuse élégance le costume des *grachos*, entra dans la chambre. D'un regard il comprit tout. Il se découvrit, s'agenouilla auprès du lit de dona Isabel, baisa ses mains glacées ; puis, se relevant et trempant ses doigts dans le bénitier, il fit sur la dépouille de la jeune mère le signe de la croix. Sa douleur était terrible, mais concentrée, muette, pleine d'une sombre résignation.

Eusebia n'osait plus parler. Néanmoins, épiant le moment où don Estevan relevait les yeux, elle lui montra du doigt le petit berceau blanc couvert. " Elles dorment, dit-elle. — Deux ! " s'écria don Estevan, et, soulevant le rideau, il contempla avec une tendresse recueillie les deux petites têtes aux cheveux soyeux qui reposaient sur le même oreiller. — Baptisées ? dit-il d'une voix mal assurée.

— *Si, señor*, Mercedes et Dolores.

— Miséricorde et douleur ! c'est bien cela, dit-il lentement, et il retourna s'agenouiller auprès du lit de dona Isabel. Les négresses l'avaient revêtu de blanc et l'avaient ornée une dernière fois de camélias et de jasmins du Cap. A travers les reflets mouvans des cierges, le front jeune et paisible de dona Isabel paraissait celui d'un ange endormi. Don Estevan suivait des yeux ces funèbres apprêts. Les petites filles se mirent à pleurer.

— *Santa Maria !* s'écria Eusebia, voilà ces enfants qui pleurent, et nous n'avons point de nourrice !

Don Estevan se frappa le front. — J'en connais une, dit-il ; je vais la chercher.

Il reparut un instant après avec une femme indienne d'une stature colossale : elle avait le teint bronzé, les dents éblouissantes ; ses cheveux tombaient droit comme des crins, ses mains et ses pieds étaient petits. Ses traits auraient été assez beaux sans une expression de fixité dure et sauvage qui les déparait. Une couverture de laine était entortillée autour d'elle en guise de jupe. Une sorte de châle enroulé à son cou et formant un sac du côté du dos soutenait un enfant de six à huit mois, dont la tête endormie reposait sur son épaule. Un autre enfant de deux à trois ans se cramponnait à sa robe. A l'entrée de la chambre, elle s'arrêta. Elle regarda curieusement la vaste pièce au sol couvert de nattes, le plafond traversé par des poutres sculptées, les "auteils" antiques de cuir de Cordoue, les tableaux religieux de l'ancienne école espagnole qui ornaient les murs blancs ; puis, quand ses yeux se furent reportés sur la fraîche dépouille de dona Isabel, une sorte de stupor morne se répandit sur ses traits.

— Avancez, Carmen, lui dit don Estevan.

L'Indienne fit quelques pas, et, s'agenouillant avec le respect que les fils du désert ont pour la mort, elle resta recueillie, murmurant dans une langue inconnue quelques paroles brèves, gutturales, semblables à un chant plaintif.

En se relevant, elle aperçut les deux petites filles qu'Eusebia venait de prendre dans leur berceau. Les traits durs de Carmen s'éclairèrent d'un beau sourire. — Bijoux de mon âme ! s'écria-t-elle en mauvais espagnol, qu'elles sont jolies ! Puis-je les nourrir ?

Eusebia mit les deux petites filles sur ses genoux, et celles-ci, bientôt apaisées et endormies, furent replacées dans leur petit lit.

Cependant les deux enfans de Carmen, deux charmans petits garçons, considéraient d'un air ébahi les objets qui les entouraient. Don Estevan, absorbé dans sa douleur, n'avait point fait attention à eux. Eusebia les regardait avec l'espèce de dédain que les mulâtres ont pour les Indiens. Elle était bonne néanmoins, et, rappelant tout son courage pour quitter la chambre où reposait du dernier sommeil celle qu'elle avait aimée comme sa fille, elle fit signe à Carmen de la suivre vers les dépendances de l'*estancia*. Arrivée là, elle installa la nourrice dans un petit *ranchito* ou bâtiment de terre recouvert de paille ; puis elle lui donna un cuir de